

— Vous ne pouvez ignorer, lecteur, que chacun de ces trois noms désigne un candidat pour la cité de Québec, mais quel candidat !... Nous allons voir.

Toutefois, comme cette belle cérémonie de jeudi soir était une des plus grandioses qu'aient encore vues les temps modernes, il peut y avoir quelque intérêt à dire comment, quand et par qui le dessein, le plan, l'économie et les détails en avaient été d'abord conçus.

Si, lecteur, nous vous disions maintenant et sans ambages que Marc-Aurèle Plamondon (aux noms immortels on ne dit pas *monsieur*) est l'être humain dont la caboche intelligente a enfanté, sans travail, le projet de ce coup illustre, vous le croiriez sans peine, car, vous le savez comme moi, cette même caboche est toujours pleine de ces finesses dont une demi-douzaine au plus suffiraient à rendre un homme en général, et un avocat en particulier, très célèbre dans la catégorie des êtres *fins* dont l'humanité s'honore.

Hé bien, il n'y a pas de honte à le proclamer : M. Plamondon était le père et comme l'ordonnateur en chef de la procession susdite.

Expliquons cela.

Marc-Aurèle s'était dit, à la façon du brillant colonel de l'autre jour :

« Nous vivons dans des temps mauvais, se disait Aurèle. Je voudrais faire mon chemin dans la politique, et j'ai résolu de me faire élire à Québec ; il y a si longtemps d'ailleurs que je rêve à ce chemin-là ! Mais il n'est pas absolument aisé d'avoir une majorité des votes à toute élection qui peut mener un homme au parlement. Il faudra donc par-dessus tout gagner le peuple et l'amadouer autant que faire se pourra. Je lui ai parlé de sa misère actuelle, dans le but de l'exciter contre le gouvernement, et il est bien entendu que je ne veux pas du gouvernement... puisqu'il ne veut pas de moi. Mais la misère du peuple est un moyen qui ne peut durer toujours et il pourrait s'user bientôt, car tout s'use ici-bas, surtout dans la politique. Le peuple après tout n'est pas si bête ; il va finir par comprendre que j'ai bien assez de mes propres misères, et que je ne puis par conséquent soulager la sienne ; il dira même tout haut que le gouvernement lui donne de l'ouvrage, tandis que moi je ne lui donne rien. Si l'affaire prend cette tournure-là, je suis un candidat flambé, c'est sûr ! Et puis encore, ce diable de peuple ne joue pas avec ceux qui le *blaguent* ; le colonel Guky en a eu des nouvelles. Pour sortir d'embarras et en sortir honorablement, il me faut aller au-devant des coups et attirer sur ma personne l'attention bénigne et même l'amitié du souverain peuple. Il n'y a qu'un seul moyen d'exécuter cela dans les formes : ce serait de forger une procession de gens de mon parti ; mais il est nécessaire, pour mon propre bien, que cette procession soit quelque chose dans le genre triomphal, quelque chose de ronflant dont on puisse parler longtemps dans les palais et dans les chaumières ; une chose enfin d'un éclat mirobolant et extraordinaire, c'est-à-dire une procession aux flambeaux... Et voilà ! »

A la suite de ce monologue impérial, Marc-Aurèle s'en va rejoindre son ami Evanturel pour lui faire part de la bonne idée qu'il avait eue. Le sage Evanturel se livrait en ce moment-là même à des réflexions moroses sur l'incertitude des destinées humaines et en particulier sur la